

Serge ULESKI

Confessions d'un ventriloque

Extrait

Copyright Serge ULESKI. Tous droits réservés.

Tout doit disparaître ! Tout ! Tuez-moi ! Qu'on en finisse ! Tuez ce monceau de chair inutile ! De l'eau de vaisselle, je suis. Liquidez-moi dans l'évier et par le siphon et jusque dans la tuyauterie et les égouts de la rue, sous le bitume haïssable !

Voilà que midi sonne : tout est froissé, ridé et desséché. J'ai perdu tous mes paris. J'ai froid. Le soleil éclaire sans chauffer. Ca n'en finira donc jamais jusqu'à l'agonie ? Inondez-moi de sommeil pour que je puisse ne jamais me réveiller ! Et que ce sommeil me cloue sur place, terrassé par une grande fatigue !

Et toi, où es-tu aujourd'hui ? Oui, toi ! Es-tu revenue au monde, parmi nous, à mon insu ? Derrière le voile du brouillard, mes rêves épars remontent vers tes beaux yeux noirs et tu m'apparais comme une ombre. Tu te coiffes. Tu rassembles à deux mains ta chevelure épaisse. Tu te prépares. Mais pour aller où ?

Je vais descendre en moi-même pour t'interroger. Ô ! Dououreux abandon ! Comment te rappeler à la vie ? Viens ma perle ! Viens retrouver ton corail ! Tu as souhaité t'absenter quelque temps pour jouer à cache-cache avec moi, m'a-t-on dit. Mais tu es partie trop loin et trop longtemps.

La face sombre, en berne, comme amputé, je suis condamné à errer sans idées dans cette demeure vide, privé de toi. Aujourd'hui, c'est déjà bien assez de te porter en moi, tu ne vas pas m'écraser, dis ? Ton ombre est restée là sur le sable ; je la sens tout près de moi ; elle me fait de grands gestes de désespoir. Tu es seule, tout comme moi. Mais dis, tu reviendras ? Ou bien, c'est moi qui irai te rejoindre ? Mais où dois-je aller ? Où ? Et puis, est-ce que je suis sûr de t'y retrouver ?

Un soir, je sais que tu m'apparaîtras parmi tous ces fantômes du haut de ton trapèze pour me délivrer d'un saut périlleux. Vois mes yeux ! Déjà, ils courent derrière toi qui tressailles comme dans un accouchement...

Le fil de ma pensée est rompu. Il n'éclaire plus guère que mes dernières réminiscences et quelques débris cellulaires. Où est la frontière entre ce que je suis

et ce que je ne suis pas, entre ce qui est et ce qui n'est pas quand tout me manque car tout se vide ? On me demande de vivre dans et par l'oubli. Mais si c'est encore l'insupportable qui doit advenir, alors...

J'ai tout pesé comme on pèse une décision, sans réfléchir ; j'ai tout senti, touché, vu... mais je n'ai rien trouvé. Je suis tout sauf une racine tentaculaire. Je suis sans pied, sans fondement. Je sens que la réalité se vide de son contenu. Les mots, les gens sont sans raison comme des bruits indéfinissables et étrangers. Tout n'est qu'apparence. Tous les morts ressuscités de tous les temps, ne suffiraient pas à remplir ce vide. Et c'est alors que la menace se fait plus précise et plus pressente. Invraisemblable ! Dans mon corps, d'étranges battements. J'ai la fièvre. Du plus profond de moi montent des forces impitoyables qui menacent de me détruire. Mes jambes peinent. Où vont-elles me mener cette fois-ci ? Mes dernières illusions effilochées s'affaissent sous le poids d'une mort qui n'a pas cessé de me veiller depuis des semaines. Cette sangsue ! Son volume me laisse juste de quoi me retourner dans mon lit. La garce ! Elle a trouvé sa place. Elle est là et rien ne la fera partir. Elle a pris ses aises. Alors, c'est foutu ! La fosse est maintenant à deux pas.

Vite ! Il est temps de m'élever et de m'extraire par le haut. Vite ! Donnez-moi une échelle ! Seule une échelle me sauvera.

C'est ma dernière confession ; c'est aussi ma dernière pénitence.

Comprenne qui pourra. Je me repens. Comme un feu de cheminée étouffé par ses propres cendres, je me repens. Pardon ! Mille fois pardon pour tout le bien et tout le mal que je n'ai pas su faire, absent que j'étais, et vous qui m'avez rayé de vos listes pour mieux m'évincer.

Mais je remonterai jusqu'à ma bouche et... à la seule force de mes bras, toutes les vérités après avoir brisé les chaînes de tous mes désirs, enfin libre et privé de toute volonté de vouloir quoi que ce soit pour moi-même.

« Mais que faites-vous malheureux ?

- Je me couche. J'en ai assez.

- Relevez-vous ! Allez !

- Laissez-moi ! Je ne vous ai rien demandé. Je ne vous ai pas appelé.

- Aujourd'hui, vous ne pouvez plus rien saisir. Vous ne pouvez plus déterminer la situation dans laquelle vous vous trouvez.

- Arrêtez !

- Ils ont décidé pour vous ; décidé de votre espace le plus intime : votre espace intérieur. Et pour ne pas être en reste, ils se sont occupés aussi de l'espace extérieur. En bousculant l'un, ils ont bouleversé l'autre. Par quel espace ont-ils commencé et quand ? Nul ne sait. Mais... en ce qui vous concerne, une chose est certaine : c'est le divorce de la conscience.

- Taisez-vous !

- Le divorce entre ce qu'aurait dû être votre existence véritable et la connaissance que vous en avez aujourd'hui. Vous êtes ébranlé. Vous êtes sens dessus dessous : la stabilité n'est plus, l'évidence s'est retirée et l'unité avec elle, pour laisser la place à un questionnement sans fin sur hier, aujourd'hui et demain.

- Ne recommencez pas. Laissez-moi ! Je suis fatigué.

- Vous avez été happé dans le tourbillon irrésistible d'une organisation de l'existence dont le sens vous a échappé. Dans cette organisation, l'action précède le savoir. Et maintenant que vous savez, eh bien, c'est trop tard. Mais vous avez servi et c'est là tout ce qui importe. Aujourd'hui, les réalités de cette organisation vous sont étrangères. Elles ne semblent plus vous concerner. N'ayez aucun regret : ces réalités ne vous ont jamais concerné en tant qu'individu. Quant aux situations qui y sont rattachées, c'est involontairement que vous les avez vécues et c'est inconsciemment que vous vous y êtes conformé ; et aujourd'hui, c'est sans vous que ce mécanisme poursuit son œuvre. Vous n'avez eu conscience de rien. Aucune volonté de votre part dans cette adhésion. La clarté du savoir ne s'est pas offerte à votre entendement. Et même... si votre conscience a dû opérer sur elle-même et des années durant, des changements innombrables, aujourd'hui, force est de constater que vous êtes en panne et d'adaptation et d'imagination. D'où ce sentiment d'incompréhension qui vous écrase. Vous avez vécu indifférent, interchangeable et

sans histoire. En vous, plus rien d'authentique ne subsiste. C'est le choc en retour. Vous n'êtes plus englobé. Vous êtes sorti de la spirale. Vous êtes sans lieu et sans montre. Ni le temps ni l'espace ne vous sont d'un secours quelconque. Et comme un malheur n'arrive jamais seul, pas moyen de mettre un visage et un nom sur un coupable puisque plus rien n'est identifiable. Pas de remède donc ! Vous n'êtes plus qu'un océan de symptômes. En deux mots, je dirais que vous êtes en train de faire l'expérience de votre propre néant. Vous n'appartenez plus à rien, à aucun peuple, à aucune époque et à vous-même, pas davantage. Pour vous, il n'est plus question de prendre un tournant, un virage et quel que soit son degré. Pour vous, plus qu'une seule figure géométrique, une figure à deux dimensions : longueur et largeur comme dans un cercueil. Vous êtes le défunt parfait. Un brillant avenir vous attend : six pieds sous terre.

- Mais comment une telle chose est-elle possible ? Mille fois, j'y ai pensé mais à chaque fois, c'était comme si...

- C'est dans l'ordre des choses : plus on pense et moins on trouve un sens, une direction, un but, une raison d'être... et d'en être pour continuer d'en faire partie car, vous n'avez appartenu et vous n'appartenez plus à rien. Et plus vous y penserez et plus ce sentiment d'impuissance augmentera car la rationalité qui vous entoure n'a rien d'humaine. Elle ne sert pas un destin individuel, le vôtre ou bien, celui de votre voisin. Finalement, vous êtes un peu comme l'homme devant l'ordinateur et cet ordinateur ne soupçonne même pas votre existence en tant qu'être humain. De vous, il ne reçoit et ne perçoit que des pulsions électriques, des clicks, des « Enter », des « Escape »...

- Pourtant, j'ai eu une vie bien remplie.

- Je n'en doute pas un seul instant. Mais vous n'aviez aucun devenir propre et aujourd'hui, vous n'avez plus de fonction. Vous êtes décomposé et comme... désincarné.

- Je ne suis pas le seul dans ce cas pourtant !

- La terre est accessible à tous. C'est vrai. Vous disposez d'une mobilité plus grande que jamais et pourtant, vous n'osez plus sortir de chez-vous parce que l'espace est entièrement occupé. Saturé, cet espace. Tout est unifié et vous, inadapté à votre temps, désagrégé dans une constellation d'images invraisemblables et incohérentes, vous cherchez cette unité mais sa validité et sa pertinence vous échappent chaque jour, un peu plus. La désintégration vous menace. Comprenez bien une chose : vous êtes fini et le monde, lui, est infini. Votre salut passait par la stabilité. On vous a servi le mouvement perpétuel. La réalité d'aujourd'hui est déjà dépassée par une autre réalité : celle de demain et... dès demain matin ! La rapidité de ce mouvement vous a fait perdre la tête. Etourdi et désaxé, vous êtes ! Une vraie girouette ! Vous avez tourné sur le tour du potier jusqu'à vous détacher de votre axe vital et puis, vous vous êtes rompu. Et la machinerie universelle ne prendra pas le temps de reconstituer pièce par pièce ce que vous n'auriez jamais dû cesser d'être quand on sait qu'il n'était pas question pour elle que vous le soyez.

- Dernièrement, je pensais à des nouvelles conditions d'existence.

- Mais bien sûr ! Tel est son but : la remise en cause journalière de tout ce qui a été

établi la veille.

- Non. Je pensais à de nouvelles conditions d'existence pour moi. Des nouvelles conditions qui me permettraient de me débarrasser de cette impuissance et de cette incompréhension qui me...

- Impossible Monsieur ! Les conditions de cette organisation ont les propriétés du fer, du béton sans oublier tous les nouveaux matériaux qu'elle développe au jour le jour : les propriétés du béton sans le béton et les propriétés du fer sans le fer et bientôt, les propriétés de l'Homme sans l'homme. L'étape que vous franchissez aujourd'hui est aussi importante que le premier pas qui a mené l'homme sur la lune.

- Et l'élément nouveau ? Oui ! L'élément nouveau ! Celui qui viendra tout remettre en cause.

- A votre avis, de quoi parle-t-on depuis une heure ? Mais... de cet élément nouveau, précisément ! Quant à la remise en cause, je viens de vous l'expliquer : cette remise en cause a lieu tous les jours. D'ailleurs, nous ne vivons que de ça : de la remise en cause de tout contre tout ce qui est et de ce qui a été. Il n'y a qu'une manière d'être à la hauteur de cet élément nouveau qu'à défaut d'appeler de mes vœux, je nommerais *Exigence Nouvelle* : c'est de s'y soumettre et d'accepter de vivre sans réponse, sans but, loin de tous les miroirs pour ne pas crever la honte au ventre, révolté, misérable, atterré de non-sens et aveuglé par un constat d'échec total. Alors, cédez ! Que diable ! Cédez ! Mais... quand allez-vous enfin céder ? Et puis, rompez cet entêtement ! Cédez et rompez !

-

- Regardez autour de vous. Examinez votre chambre ; la chambre de ce mouroir qui a pour nom : maison d'accueil, de retraite et de fin de vie. En quoi ce lieu vous ressemble ? Ce lieu n'a de lieu que le travail de ceux qui l'administrent jusqu'à l'épuisement de leurs occupants. De votre passé et dans cette chambre, je vous défie d'y trouver un témoignage, une voix, un objet, un sourire ! Et de cette fenêtre, une vue imprenable et familière ! Vous voyez ! La boucle est bouclée. De vous, de votre passé, de votre histoire, plus aucune trace physique, plus aucun témoignage.

- Dans ces conditions, comment trouver la force de mourir ? Oui. Dites-moi : où trouver la force de mourir après une telle vie ?

- Vous n'avez pas le choix.

- Aujourd'hui, tout m'est étranger ! Etranger à tout ce que j'attendais, à tout ce qu'on était en droit d'espérer, nous tous... sans doute. Oui ! Etrangères nos vies ! Etrangers nos rapports avec les autres ; rapports faux, rapports contraints, rapports dictés par la peur, par toutes les peurs : la peur de l'humiliation, la peur de l'exclusion, la peur de l'échec. Sans oublier ce rapport à l'autre purement utilitaire qu'on encourage jusqu'à l'appât du gain pour une hypothétique place au soleil dans l'espoir d'y trouver un peu de sécurité, pris en étau entre somnifères et anti-dépresseurs. Alors, comment accepter de mourir ?

- Ne vous obstinez pas ! Cédez !

- Qu'avons-nous fait de nos forces ? Quel projet avons-nous servi ? Qu'avons-nous construit ? Comment et où trouver la moindre légitimité dans tout ce qu'on abandonne, dans tout ce qu'on laisse derrière nous ? Comment accepter de mourir

face un tel bilan ?

- On vous y aidera. N'ayez crainte.

- Quand je pense à cette promesse...

- Quelle promesse ?

- Celle que notre organisation de l'existence portait en elle. Et cette promesse devait faire que tu aurais un sens, nous tous ouverts à l'infinité de tous les possibles. On pouvait tout accomplir. Et je n'ai même pas pu réaliser ou pu approcher cette promesse. Quant à la saisir... qui peut se vanter de l'avoir fait ?

- Cédez ! Cédez ! Que diable ! Cédez ! Mais... quand allez-vous enfin céder ? Et puis, rompez ! Rompez cet entêtement ! Cédez et rompez !

- Rien n'a été accompli. Tout reste à faire. Tout en sachant que ce qui sera fait sera défait avant même que nous ayons eu le temps d'en jouir, ou bien, de nous en approprier le sens, la valeur : l'inestimable valeur pour peu que ce soit le cas.

- Plaignez-vous ! Vous avez servi, c'est déjà pas si mal. Allez ! Cédez comme vous avez vécu.

- Combien sommes-nous à pouvoir nous vanter d'avoir accompli quoi que ce soit pour nous-mêmes, pour les autres et ceux qui nous succéderont ? Qu'est-ce qu'il nous reste à célébrer ?

- Cédez en cédant sans soupçonner que vous cédiez quand inconscient, vous vous êtes laissé conduire pas à pas, année après année, jusque dans cette chambre.

- Derrière moi, je ne laisse aucun sourire radieux, aucun regard franc, un regard qui viendrait de loin, un regard profond, enraciné, un regard familial. Non ! Je ne laisse rien. Pas même une maison ! Et je vous parle bien d'une maison et pas d'une opération immobilière, d'une affaire à saisir au plus vite ! Oui ! Une maison, un foyer dans lequel nos vies se seraient déployées, génération après génération, avec force, courage, respect, responsabilité dans un quartier, dans une ville dignes de ce nom. Regardez ! Je ne laisse aucune trace.

- Ca tombe plutôt bien car, aujourd'hui, chaque génération ne doit en aucun cas pouvoir trouver et suivre une trace : la trace d'une vie antérieure. La trace d'une vie avant la sienne... car, toute possibilité de retour sur une expérience qui aurait appartenu au passé doit être exclue. Vivre, c'est ne plus laisser de traces.

- Plus rien ne nous dépasse. La fin, nous sommes : la fin et les moyens. Rien de plus.

- Cédez !

- Comment accepter de mourir après une telle révélation ? Comment mourir serein, en paix avec soi-même et le monde ? Comment accepter de mourir après une telle déception, un tel accablement ?

Laissez-vous faire !

- On nous doit l'immortalité !

- Comment ça ?

- Jamais plus nous n'accepterons de mourir après un tel mensonge dans lequel nous sommes tous laissés conduire comme un troupeau. On nous doit l'immortalité !

- Ne dites pas de bêtises, voulez-vous !

- Nous exigeons l'immortalité ! Après un tel constat, on n'acceptera pas de céder

notre place. On ne partira pas. Faudra qu'on s'occupe de nous parce que... on s'accrochera jusqu'au bout ! Sachez-le ! D'ailleurs, il n'y aura ni bout ni fin. Après un tel gâchis, jamais plus nous n'accepterons de mourir car nous n'accepterons jamais d'avoir vécu comme nous avons vécu. Pour ma part, c'est le seul dédommagement que j'accepterai : l'immortalité.

- L'immortalité ? Et puis quoi encore ? Vous avez perdu la raison !

- Qu'on me laisse une chance d'accomplir quelque chose, à moi et à tous les autres. Qu'on puisse laisser une trace... un espoir à ceux qui...

- Vous ne m'avez pas écouté. Je vous ai déjà dit qu'il n'avait jamais été question que vous accomplissiez quoi que ce soit, vous et tous les autres.

- Je ne céderai pas. Personne ne peut accepter de mourir dans de telles conditions. Je veux l'immortalité. Je ne partirai pas avant.

- Vous n'avez aucune chance. Cédez !

- Je ne sais plus ce que je dois faire.

- Ne faites rien alors.

- Comment me résigner ? Dites-moi !

- En vous résignant. Tout simplement.

- Mes enfants et petits-enfants pourraient venir me voir.

- Ils ne viendront pas. Et vous le savez.

- J'aimerais tant qu'ils reconnaissent en moi quelque chose qui m'aiderait à... Eux, au moins, ils pourront témoigner.

- Témoigner de quoi ? Et puis, ne comptez pas sur eux. A leurs yeux, vous représentez le passé et l'instant présent : celui de leur visite, si d'aventure il leur venait à l'idée de vous visiter. Et pour eux, le passé est haïssable et l'instant présent... eh bien, c'est déjà du passé. Ils ne peuvent pas se permettre à un tel retour en arrière. Et même si leur visite ne devait durer que quelques minutes, ils n'ont déjà plus le temps. C'est trop tard.

- Je me sens tellement seul.

- Garder ses distances est le plus sûr moyen d'éviter les accidents *des autres*, sur la route comme dans la vie ! C'est un service que vous vous rendez en vivant seul.

- N'empêche. Dans ce quartier, il n'y a jamais plus d'une personne à la fois, dans les rues. Alors, je crois qu'ils sortent tous mais... à tour de rôle. Ils s'observent avant de sortir. Lorsque l'un rentre, l'autre sort. C'est la raison pour laquelle vous les trouvez toujours penchés à leurs fenêtres à épier les allées et venues des uns et des autres.

Récemment, je me suis tourné vers la religion ; la religion et Dieu, bien sûr. Dieu le Père. Dieu le Fils et Dieu... Dieu ! Celui de mon enfance et de ma première communion avec les Saints, tous les Saints. Mon enfance... enfance endeuillée... Mon enfance souillée... entachée, misérable.

- Tout ça n'a plus d'importance maintenant.

- Moi, tapi au fond du jardin et sous l'escalier à attendre que...

- Taisez-vous donc ! Oubliez tout et... regardez devant vous, loin, loin devant, sans oublier toutefois de bien fermer les yeux, aveugle.

- Mes parents se disputaient souvent et puis après, il y avait un long silence. C'est à ce moment-là qu'il fallait craindre le pire. Ils s'en prenaient à moi.

- Mais... taisez-vous, malheureux !

- Je ne pouvais pas m'empêcher de pleurnicher. Je savais ce qu'ils mijotaient. Ils m'attachaient d'abord au radiateur de la salle à manger tout en m'insultant : *"Petite salope ! Tu vas voir c'que tu vas voir !"* qu'ils me disaient. *"On va te dresser !"* qu'elle disait ma mère. C'était elle la plus virulente. Ça et d'autres choses encore qu'ils me reprochaient ; des choses qui n'existaient pas. A la longue, j'ai bien failli croire ce qu'ils me disaient. Moi, je me débattais comme un petit rat pris au piège : *"Inutile de nous supplier, tu vas y passer mon saligand !"* qu'ils disaient. C'est alors qu'ils redoublaient d'insultes. Ils s'acharnaient longuement sur moi. A la fin, je prenais une raclée. Pour eux c'était comme un jeu. Dans ces moments-là, je n'étais bon à rien. Je n'étais même pas bon à me taire. Quand ils m'avaient bien battu et que je ne pouvais plus hurler, ils quittaient tous les deux la pièce. Moi, je restais seul attaché et eux, ils partaient dans leur chambre. Après un temps, j'entendais ma mère qui gémissait et qui poussait toujours un cri et après, plus rien : le silence. La première fois, je n'ai pas compris. Et puis, j'ai fini par réaliser ce qu'ils faisaient tous les deux. Après m'avoir attaché, insulté et battu, ils faisaient l'amour. Oui, Monsieur : ils s'envoyaient en l'air. Et moi, j'en profitais pour détacher mes liens et regagner ma chambre. J'avais dix sept ans quand ma mère a tué mon beau-père ; elle le soupçonnait d'avoir une maîtresse. J'étais là quand c'est arrivé. Et j'ai rien fait. Elle l'a tué à coups de pelle ; la pelle du jardin. Elle visait la tête : sa tête à lui ! Et la tête, ça saigne toujours beaucoup. Alors bien sûr, le sang s'est répandu partout. Ca s'est passé dans le garage. Moi, je me suis bien gardé d'intervenir. L'occasion était trop belle de pouvoir me débarrasser de lui. Ma mère, ils l'ont enfermée tout de suite. Elle a passé les dernières années de sa vie dans un asile. Elle était dingue de lui, dingue de mon beau-père comme il n'est pas permis de l'être. Un amour viscéral. Elle l'avait dans les boyaux, les tripes, les intestins, c'est sûr. Un amour de fiente à la fois dur, mou et liquide. Un amour de tarée pour la tarée qu'elle était.

- Cher Monsieur, je vous fais toutes mes excuses. Je vous ai sous-estimé. Je pensais qu'il ne vous était rien arrivé. Pourtant, je suis plutôt bien renseigné. Mais alors... que dire ? Il faudrait avoir deux vies : l'une pour recommencer l'autre avant de les tuer toutes les deux. Le malheur a été votre religion. Vous avez sans doute été élu mais... à votre insu. On peut dire que vous avez occupé au sein de cette religion une place non négligeable : celle du martyr. Et puis, vous avez très certainement frôlé la folie aussi. Le malheur, tout comme la religion, rend fou, vous savez. J'ai à votre disposition de multiples exemples pour illustrer mes propos...

- Non, je vous fais confiance. Ca va bien comme ça.

- N'empêche. Mon jugement reste valide à votre sujet. Vous souffrez bien d'une perte de substance et vous avez servi une organisation de l'existence dans laquelle vous n'aviez aucun devenir propre.

- Tenez ! Récemment, j'ai pensé aller voir un psychanalyste. Je me suis dit que je pourrais peut-être arracher un sursis, un délai supplémentaire.

- Un psychanalyste ? Ne faites pas ça malheureux ! Les psychanalystes expliquent tout mais ils ne prouvent jamais rien.

- On ne leur en demande pas tant, non plus.

- Eh bien, vous devriez. Ce sont des avortons, des rejetons au service d'une pensée totalitaire qui ne reconnaît même pas l'individu en tant qu'individu : l'individu dans sa singularité et son questionnement et la pertinence de ce questionnement face aux réalités d'un monde cadencé.

-Après de lui, je ferai le *forcing*. Il paraît que ça marche : la parole, la confession, l'introspection, ça libère. Et puis, se souvenir, c'est oublier... tout !

- Ecoutez-moi ! Devant un psychanalyste, tout oiseau se retrouve déplumé. Ils vous écoutent ces psychanalystes, et se taisent pour mieux vous évaluer, obséquieux et condescendants. À leurs yeux, toutes les expériences se valent. L'interprétation du monde c'est leur dada, leur domaine exclusif, leur chasse gardée. Si vous souhaitez savoir qui vous êtes et comprendre le monde qui vous entoure, ne foutez pas les pieds chez les psychanalystes ; ils ne vous apporteront qu'une analyse de psychanalyste et comme vous n'êtes pas psychanalyste, vous ne serez pas plus avancé. Dites-vous bien une chose : ce que nous sommes... en dehors de notre désir irrésistible de coucher et de sodomiser nos mères, nos pères, nos frères et sœurs, nos animaux de compagnie et la planète tout entière, en attendant de pouvoir les trucider tous, autant qu'ils sont, ce que nous sommes... devrait être le fruit d'un affranchissement total car, l'homme qui souffre n'est pas seulement un homme qui souffre parce qu'il fait fausse route et que les profondeurs de son esprit recèlent d'étranges pulsions capables de le conduire dans l'erreur et le fourvoiement ; pulsions que seuls les psychanalystes ont la prétention de rendre intelligibles ; l'homme qui souffre, c'est aussi un homme que l'on fait souffrir. Le cauchemar, c'est pas maman, papa, la bonne et Dieu sait qui d'autres encore ! Le cauchemar, c'est cette société sans fraternité et sans pardon ; cette société à la compassion sélective et intermittente, comme au spectacle. Alors, vraiment ! On peut être sûr d'une chose : la psychanalyse ne fait du bien qu'aux psychanalystes. La psychanalyse ne soigne que les psys. Il faut voir comme ils en redemandent... et ils sont bien les seuls.

- Bon. Disons que je n'ai rien dit. Et puis, je n'ai même pas commencé les démarches. C'était juste une idée. Inutile de vous agiter.

- Privée de ses génies et de ses sorciers surréalistes, la psychanalyse n'est servie le plus souvent que par des voyeurs sans talent, des pompeurs d'expériences, d'oxygène et de salive. Ils vous assèchent lentement car ils n'en ont jamais assez. Si vous cessez de leur parler, je crois, qu'ils meurent. Oui ! Monsieur ! Un psychanalyste qui n'a plus de patients meurt vidé de son sang parce que son sang... c'est votre sang ! Ce sont des sangsues qui se font passer pour des ventouses médicinales. Les nouveaux vampires de nos sociétés déboussolées, ce sont eux ! Alors... si vous refusez de vivre, devenez psychanalyste ! Et vos patients qui... eux... ont pris tous les risques... vos patients vous diront tout ce que vous avez besoin de savoir. Pas étonnant qu'ils aient si peur de l'évaluation et du regard des autres tous ces psys défroqués ! Une peur viscérale de se confronter à la réalité. Plus ignorant qu'un psy, vous ne trouverez pas car avec eux, celui qui sait n'est pas celui qui fait mais... celui qui regarde faire. Ils ont dans leur analyse, le recul de ceux qui, immobiles et morts de trouille, refuseront toujours de vivre car, vivre c'est aussi et

surtout, prendre le risque de ne jamais pouvoir oublier tout ce dont on ne souhaite pas se souvenir. Et ça, ça ne leur a pas échappé, tout conscients qu'ils sont. Vous avez compris maintenant ?

- Oui. Vu comme ça, évidemment. Bon. Vous avez raison, je vais rester chez moi. Mais... dites-moi, vous qui semblez bien les connaître : les pys se déplaceraient pas au domicile de leurs patients, des fois ?

- Ah, vous alors ! Vous n'écoutez donc jamais ce qu'on vous dit ?!

- Vous ne me laissez aucun espoir. Vous me fermez toutes les portes et toutes les fenêtres.

- C'est pour vous éviter les courants d'air. À votre âge, les courants d'air sont mortels. Un coup de froid et hop ! C'est fini !

- Il n'y a donc pas d'issue ?

- Je ne suis pas serrurier, non plus.

- Mais alors, faut-il que je me vautre sur le sol, que je me traîne à vos pieds ? Guérissez-moi !

- Sachez Monsieur, qu'on ne guérit jamais, c'est la maladie qui vous oublie mais... pour un temps seulement... avant de revenir à la charge, celle-là ou bien, une autre, plus déterminée encore... et sournoise... et par derrière en plus ! Mais... c'est peut-être pas plus mal ; et c'est certainement pas plus bête que de mourir sur une autoroute. Eh oui ! Pensez à toutes ces maladies prestigieuses ! Toutes ces maladies réservées à quelques élus : les initiés de l'intérieur. Tenez ! Pour un peu, on se battrait bien pour en faire partie : allez ! Poussez-vous de là que je m'y mette ! Moi aussi, j'en veux de ces maladies-là ! Pour peu qu'on ne soit pas trop nombreux à en souffrir, avant d'y succomber enfin... *é-li-tistes* !

.....

- Je plaisantais. Et puis, cessez donc de pleurnicher !

- Je ne peux pas m'en empêcher.

- Toutes ces larmes ! Mon Dieu ! Et ça pleure... et ça pleure ! Je sais maintenant : toutes ces inondations qui nous menacent... je sais ! Ce n'est pas la pluie ou la fonte des glaces, ce sont bien les pleurnichards les coupables. C'est bien cette humanité larmoyante qui menace jour après jour l'équilibre environnemental de notre belle planète. Ils vont finir par nous noyer tous autant que nous sommes. Alors, cessez ces pleurs, que Diable ! Arrêtez ! C'est un ordre !

- Je ne peux pas.

- Remarquez ! Je comprends votre désarroi. Je vous demande pas d'être optimiste non plus.

- Comment le pourrais-je ?

- Savez-vous ce qu'est un optimiste ? Un optimiste, c'est quelqu'un qui a de bonnes raisons de penser qu'il est sur le point de rafler la mise, si ce n'est pas déjà fait ! Alors que vous... bien sûr... vous... N'oubliez jamais une chose : les optimistes sont d'abord optimistes pour eux-mêmes. Oui ! Pour eux-mêmes ! Un optimiste relégué, exclu, en situation d'échec... cherchez pas ! ça n'existe pas.

- Ce matin en me levant, j'ai vu les reflets de l'aube à travers la baie vitrée ; et j'ai vu d'étranges lueurs aussi. Mais quelque chose me dit que je ne verrai jamais plus cette

obscur clarté qui au lever du soleil, annonce la fin de tous les cauchemars. Que me reste-il ? J'attends, debout, mon baluchon sous le bras, quelques vagues certitudes nouées en vrac, figé au bord de l'abîme, là, au-dessus d'un trou noir : un vrai gouffre, ce trou noir ! Mais... mon Dieu, la fosse, la fosse commune à tous ! Qui me poussera dans le vide ? Qui précipitera ma chute ?

- Moi, si vous voulez. Les coups de pieds au cul, je connais ; j'en ai déjà donnés. Je suis le calomniateur. Je suis l'énergie démobilisatrice. Là où on recrute à tour de bras, là où on bourre le mou de ce tout ce qui marche, vit et crève, eh bien moi, je démobilise et je désespère tous ceux qui m'entourent. Mais... approchez-vous !

Vous êtes prêt ?

- Prêt ?

- Prêt pour le grand saut.

- L'est-on jamais ?

- Vous êtes une cible idéale, et moi, une arme. Il me reste un doigt pour presser la détente : l'index.

- Non... attendez !

- Je ne peux plus attendre. Vous avez parlé de chute et de fosse ; ça m'a donné comme une idée. Fallait pas aborder le sujet. Tant pis pour vous.

- Non ! Pas maintenant !

- Allez hop ! Engouffrez-vous donc !

- Non !

- Si ! Et puis... trop tard mon vieux ! Avec moi, il y a des mots qu'il ne faut jamais prononcer. »